

Mort de Sébastien Voirol

Sébastien Voirol est mort, dimanche dernier, à Lausanne. Nous citons il y a quelque quinze jours le numéro de *l'Heure qui sonne*, consacré à Paul-Napoléon Roinard. Sébastien Voirol y figurait avec une « fragmentaire prose en l'honneur » du poète des *Miroirs*. C'était en 1912. A dix-huit années de là sa disparition suit de près celle de Paul-Napoléon Roinard. L'auteur des *Sandales aux Larmes* vient de s'éteindre sur les rives du Léman. Montparnasse recueille sa dépouille.

Lausanne, Montparnasse... La liste serait variée, des pays, des lieux auxquels Sébastien Voirol — de son vrai nom, je crois bien, ~~Henri Landry~~ se rattachait par quelque chose. La vaste terre était trop petite pour ses aspirations humaines ou lyriques. Il avait mis en œuvre — sinon créé — un art poétique qui faisait se répondre plusieurs langues. Sébastien Voirol pratiqua l'esprit européen — et au delà — bien avant qu'un tel esprit fût à la mode.

Mais la langue française ne l'en comptait pas moins parmi ses artisans les plus fidèles. « L'auteur d'*Angurales et talismans* (écrivions-nous, Jean Muller et moi-même, dans *Les Tendances présentes de la littérature française*, une année avant la guerre), exprime dans une prose imagée et rythmée un lyrisme philosophique, nourri de belles visions de synthèse et de forte pensée. » Nous ajoutions : « On tient d'autre part M. Sébastien Voirol pour un critique averti et lucide. »

C'est le critique que nous venions interviewer dans son appartement de la rue Vineuse, à Passy. Passy, encore une des stations de Sébastien Voirol qui lut de ces diners de l'Alma où il retrouvait Barzun, directeur de *Poème et Drame*, chef du Simultanéisme, comme Nicolas Bauduin l'était du Paroxysme, le substitut et critique d'art Granier, Olivier-Hourcade, qui devait tomber au Chemin des Dames ; le peintre Gleizes, Guillaume Apollinaire, Louis de Royaumont, le conservateur de la Maison de Balzac, etc.

A Passy, donc, nous demandâmes à notre hôte s'il avait une opinion « sur la littérature actuelle et ses promesses ». Je revois Sébastien Voirol qui s'anime — qui s'agite, même — grand, long, mince, pareil à l'image classique du derviche tourneur, avec sa barbiche qui remue. La voix, tremblante un peu, respire une bonté chaude, une sincérité entière. Les paroles disent l'amour de Voirol pour son temps. « Notre époque est très riche », affirmait-il, et il n'avait point besoin d'attendre que les grands écrivains aient disparu pour reconnaître leur génie. Des gens s'écriaient : « Nous ne pouvons rien savoir. » « Mais moi, précisait Voirol, je sais que si Baudelaire vivait aujourd'hui, obscur ou honni, je l'aimerais exactement avec la même confiance que mort et illustre aujourd'hui. Des vivants existent, dont les élites futures s'occuperont à la fin de ce siècle comme nous faisons du poète des *Fleurs du mal*. » Et parmi ces vivants il citait Paul Adam, André Gide, J.-H. Rosny aîné, « le représentant le plus vaste et le plus mesuré du naturalisme maître de l'Europe pendant cinquante ans ». Mieux : notre interviewé groupait ses admirations par familles.

Renard-Ch.-Louis Philippe, précisait-il. Nous la classerons déjà dans le passé : son succès fut aussi brusque et inattendu que la disparition de ses chefs fut regrettable... Arrivons ensuite à l'importante famille Paul-Adam-Jules Romains, dont les œuvres occupent une place bien en vue, à part, d'où personne ne les délogera. »

La figure de Paul-Napoléon Reinard, ici encore, se retrouve. Sébastien Voirol louait « la tendance pleine de sève de la famille Reinard des Miroirs-Claudel ». Après quoi il nommait « les adorables romans de cette famille sans progéniture possible : Jammes-Colette » ; « la famille Suarès-Aurel », « la famille Mirbeau-Louis Nazzi ».

Ainsi Voirol dressait l'arbre généalogique des familles littéraires. Curieux essai de groupement, originale conception critique. Quelles familles, maintenant, nommerait-il comme représentatives de l'époque ? Et quelles injustices Voirol ne commettrait-il pas, ce faisant ! Injustices d'honnête homme qui avait ses inimitiés comme il avait ses sympathies, les unes et les autres exprimées avec une égale conviction.

« Il n'y a rien de plus intéressant, nous disait-il, à mes yeux, qu'un échange d'idées sur la littérature... »

Il ajoutait en souriant : « ... sinon une controverse au sujet de quelque problème interlinguistique ou interculinaire ».

Sa passion interlinguistique, il l'a notamment manifestée dans les poèmes en plusieurs langues que nous rappelions plus haut. Sa passion interculinaire, ma foi, je ne puis dire quelle saveur avait le café odorant qu'il m'a offert, de pair avec sa parfaite compagne, Mme Sébastien Voirol, un café maigre, ou turc, auquel se complaisait, gourmand d'orientalisme, l'écrivain qui s'en vint des contrées nordiques pour chanter dans mille et un dialectes les Muses qui, étant filles des dieux, sont de toutes les patries, et sous le ciel de France, avant que de clore les yeux à la lumière du monde, en Suisse.

Tigano

Gaston Picard.